

COLONEL
JEAN
SCHRAMME



(Photo Michel Honorin)

L'homme que l'on voit ici (à gauche, avec deux de ses adjoints) franchissant la frontière ruandaise le 5 novembre 1967 après avoir dû abandonner Bukavu à l'Armée Nationale Congolaise, ne ressemble en rien à un « Affreux ». Le colonel Jean Schramme n'est pas un militaire de carrière en mal de baroud, mais un planteur, venu au Congo à l'âge de dix-huit ans, et que les remous de l'indépendance du 30 juin 1960 ont lancé, presque malgré lui, dans la lutte armée contre l'anarchie et la rébellion. De la sécession katangaise aux combats contre les redoutables Simbas, son unité, le commando Kansimba, devenu le fameux **Bataillon Léopard**, s'est trouvé partout où se jouait le sort du Congo... Jean Schramme, en racontant ici sa propre aventure, écrit du même coup le chapitre le plus étonnant de l'histoire de l'Afrique d'aujourd'hui.

Collection
"VENUS"
LEOPARD

COLONEL JEAN SCHRAMME

LE BATAILLON LEOPARD

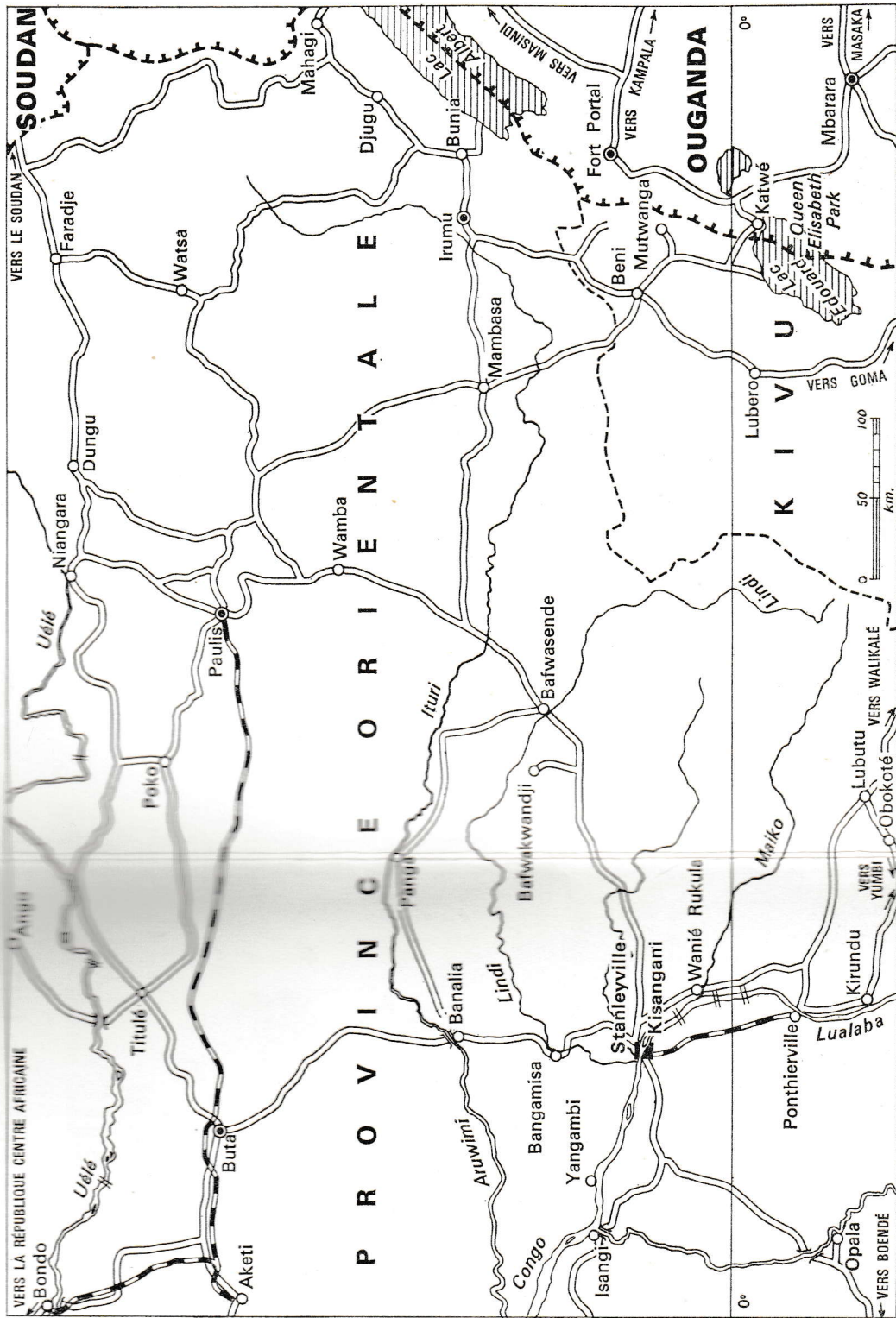
souvenirs d'un Africain blanc



ROBERT LAFFONT

LE BATAILLON LEOPARD

ROBERT LAFFONT



Province Orientale et Nord-Kivu

COLONEL JEAN SCHRAMME

LE BATAILLON
LÉOPARD

Souvenirs d'un Africain blanc



ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, 6
PARIS-VI

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE : L'INDÉPENDANCE

CHAPITRE PREMIER : LE CONGO A DIX-HUIT ANS

Bruges la Gothique, ma ville natale (15). Une enfance flamande et champêtre (18). A dix-huit ans, je deviens Africain (19). D'abord, partir en brousse (20). La plantation de la Lindi (22). Une fabuleuse richesse au cœur du continent noir (25). Portrait d'un vrai colon (25). Les feux de camp de la Force publique (26). Découverte du métier des armes. (27). Stage dans les paras-commandos de Kamina (28).

CHAPITRE II : MON DOMAINE DE BAFWAKWANDJI

Un flot de paix au milieu de la forêt vierge (30). Au travail, jour et nuit (31). Un millier d'ouvriers sous mes ordres (34). Les catholiques du fond de la brousse (35). Quand « Bwana Kitoko » vint au Congo (36). Pour la politique : *Défense d'entrer* (37). Patrice Lumumba, produit du capitalisme colonial (39). Progressistes, « évolués », et fonctionnaires contre les chefferies (40). Pas un seul colon à la Table Ronde de Bruxelles. (41).

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service Bulletin 6, place Saint-Sulpice, Paris, VI^e. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentés tous les ouvrages nouveaux : romans français et étrangers, documents et récits biographiques, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© Robert Laffont, 1969

CHAPITRE III : L'ANARCHIE AU POUVOIR

Les tam-tams dans la nuit (43). 30 juin 1960, jour de l'indépendance (44). Tout le pouvoir aux jeunes lumbumbistes (45). La Force publique se mutine, pille, viole et tue (47). Le lieutenant-général Janssens, seul et trahi (48). Ma première arrestation (51). Le « gouvernement » de Patrice Lumumba (52). Un mandat d'amener contre moi (54). La prison de Stanleyville et les horreurs du camp Ketelé (56). Évasion et refuge à la plantation du kilomètre 206 (57). Troisième arrestation à Bafwasendé (58). Libération et départ vers l'Ouganda (59).

CHAPITRE IV : LA SÉCESSION DE TSCHOMBÉ

Le 22 janvier 1961 (61). Génocide au Kasai (62). La vérité sur la mort de Lumumba (63). Arrivée à Élisabethville (64). Pourquoi pas l'indépendance ? (67). Une lettre de Moïse Tschombé au docteur Ralph Bunche (69). Je deviens Katangais (70). Un poste d'instructeur militaire (72). Les premiers mercenaires (74). Affecté à Albertville (76). Les Balubas du groupe mobile (77). Rendez-vous en pleine brousse rebelle (77). Arrêté par les « Casques bleus » suédois (78). Retour à Bruges pour un seul après-midi d'automne (78).

CHAPITRE V : DÉFENSE D'ÉLISABETHVILLE

Retour clandestin au Katanga (79). Le camp du Marinel et les « Volos » européens (80). Première opération à la frontière du Kasai (82). L'attaque de Kisamba-poste : onze hommes contre deux Bataillons (83). Les héros de Kamiana (84). Massacre à Élisabethville (84). L'Alberina de M. H. n'arrive jamais (86). En défensive contre les « Casques bleus » (87). Les Gurkhas attaquent et meurent (87). Seul contre deux blindés (88). Le Congo sombre dans l'anarchie et la rébellion (88). Huit Blancs et vingt Noirs partent pour le Nord-Katanga (93). Notre nouvelle capitale : Kansimba (94).

CHAPITRE VI : CRÉATION DU COMMANDO KANSIMBA

Balubas et Batabwas, premiers Léopards (96). Les cadres blancs du Bataillon (97). Naissance du Commando Kansimba (98). D'abord, contrôler les axes routiers (100). L'adjudant Christian mine la montagne (102). Un convoi de Gurkhas perdu corps et biens (103). Panique de l'A. N. C. dans Albertville (105). La défense de Mukato (107). L'adjudant François utilise mortiers et glaces d'armoire (108). La prise de Kiambi (109). Le Bataillon Léopard entre dans la légende du Katanga (110).

CHAPITRE VII : L'AGONIE DU KATANGA LIBRE

Agrandir sans cesse notre secteur (111). Projets d'offensive contre la ligne de chemin de fer de Kabalo (112). Le lieutenant René, premier mort du Bataillon Léopard (113). Reprise du pont de Buyu (114). Six cents fusils, sept mortiers et une mitrailleuse au bilan (115). Je suis promu major et convoqué à Jadotville (116). Rendez-vous manqué avec le

président Tschombé (118). Le désordre et la trahison dans le Sud-Katanga (119). A Kiambi, le pilote Jacques m'annonce la défaite (120). Un malencontreux accident de jeep (121). La longue retraite sous la pluie (122). Le lieutenant Michel devient mon bras droit (122). Algarade avec Bob Denard (123). Le 25 janvier 1963, les Léopards passent la frontière (125).

DEUXIÈME PARTIE : LA PACIFICATION

CHAPITRE VIII : RENOUVEAU A LEOPOLDVILLE

Vingt mois d'exil (129). L'accueil des Portugais de l'Angola (130). Le Congo s'installe dans le désordre sanglant (131). Pour les « Casques bleus », mission accomplie au 30 juin 1964 (132). Tschombé le séparatiste devient Tschombé le réconciliateur (133). Le retour des Léopards et des gendarmes katangais (135). Tschombé forme le nouveau gouvernement et sollicite l'aide de techniciens belges et de volontaires étrangers (136). La création de la 5^e Brigade à Kamina (137). Nous devenons le 10^e Commando (138). Le Nord-Katanga n'est plus que ruines (139). Premier objectif de l'offensive vers Stanleyville : Kongolo (142). Ordre de faire demi-tour et de foncer vers l'Est (143).

CHAPITRE IX : LA LIBÉRATION DE KABAMBARE

Le désastre du 9^e Codo (145). Arracher les survivants aux griffes des Simbas (146). La marche forcée vers l'Est (147). En bousculant les embuscades sous un soleil de plomb (148). Grincements, murmures et cris d'oiseaux (150). Cinq coups de mortiers dans la nuit (151). Les rebelles de plus en plus nombreux pour nous barrer la route (152). Veillée d'armes avant l'attaque (153). La prise de Kabambaré (156). Enfin, la délivrance pour les assiégés (157). Une unité abandonnée par ses chefs (157).

CHAPITRE X : L'EMBUSCADE DE MAZOMENO

Kabambaré, forteresse paisible et imprenable (159). Après la dure bataille, la vraie pacification (160). Lima 1 et Lima 2 foncent vers Stanleyville (162). La prise de la capitale de la Province-Orientale (163). Le 10^e Codo oublié dans le Kivu (164). L'opération Pené-Mendé (166). On me laisse sans une goutte de carburant (167). Une situation intenable (169). Le repli vers Kongolo (170). Le Bataillon Léopard se heurte à un mur de feu (171). « On passera quand même » (173). Quatre cents contre dix mille (175).

CHAPITRE XI : VERS UN NOUVEAU SECTEUR

Notre nouvelle base : Kongolo (176). Tout le monde au travail, soldats et civils (178). Le Bataillon se renforce en hommes et en véhicules (179).

Victoire diplomatique de Tschombé (180). La politique menace de tout glâcher (181). Ordre de faire mouvement sur le Maniéma (182). Une bien mauvaise réputation (185). De Kundu à Kaili, dernier poste avant la zone rouge (187). Avance dans un pays désert (188). Le pont sauté sur l'Ulindi (188). Canots d'assaut dans le petit jour (189). Les Simbas toujours invisibles (189). Arrivés à Punia, cœur du Maniéma (189).

CHAPITRE XII : LA CONQUÊTE DU NORD-MANIÉMA

D'abord, nous donner de l'air et aménager une plaine (190). Dégagement vers l'Est et vers l'Ouest de Punia (191). Prise de Yumbi, notre future base (191). Premier accrochage avec les rebelles (192). Bâtisseurs de ponts en pays hostile (194). Avec deux pelotons à travers la forêt équatoriale (195). Marche forcée sur les arrières de l'ennemi (195). Le poste de Lubutu intact entre nos mains (196). Le cœur du Maniéma complètement pacifié (198). Nouvelle offensive et occupation d'Obokoté (201). Prise de Lubutu sans un coup de feu (202). Tout le Nord-Maniéma échappe aux Simbas (204).

CHAPITRE XIII : PROGRESSION VERS LE FLEUVE

Lubutu renaît à la vie (205). Le lieutenant Norman s'installe dans le Nord-Maniéma (206). Prise de Kowé et occupation par les Katangais du 7^e Codo (208). Nous atteignons le fleuve à Lowa (209). La remise en état du port (211). Pas de vie matérielle sans souffie spirituel... (213). Un festin en plein air avant de quitter Punia pour Yumbi (214). Le lieutenant Raymond et les anciens du « Codoki » viennent renforcer le Bataillon Léopard (215). Vers Kirundu par le fleuve, la forêt et la piste (217). Tout le Maniéma entre nos mains (218).

CHAPITRE XIV : UNE SITUATION TENDUE

Deux mois après notre arrivée, tout le Maniéma passe de la guerre à la paix (219). Les intrigues de Kasavubu et les malheurs de Tschombé (220). Le général-président Mobutu au lendemain du « putsch » (222). Le Maniéma, Etat dans l'Etat (223). Ordre d'ouvrir la route de Kisangani, ex-Stanleyville (224). L'accueil délirant de la capitale de la Province Orientale (226). Situation tendue entre Katangais et Congolais (227). L'A. N. C. multiplie les mesures de vexation (228). Les griets du colonel Tschipola et du major Mwanbu (230). Responsabilité de l'Assistance Technique belge (231). On a hâte de se débarrasser de nous (232). De retour au Maniéma, les Léopards se mettent en défensive.

CHAPITRE XV : LE DRAME DU RÉGIMENT BAKA

Une situation de plus en plus explosive (233). Le 11^e Codo prêt à tenter un putsch (234). Malgré la mort du major Wauthier, le colonel Tshipola gagne la première manche (235). Difficile regroupement des Commandos Katangais (236). Les volontaires blancs arrêtés et même assassinés (237). Bob Denard essaye de se placer comme arbitre (239). L'A. N. C. contre-

attaque avec l'aide des mercenaires européens (240). Les survivants du régiment Baka fuient vers le Sud (241). Prise de contact par radio avec l'A. N. C. (242). Entretien avec Denard, puis avec Boboso à Kindu (244). Accord conclu et réconciliation à Punia (666). L'horrible vengeance de Mobutu (245). Le Maniéma retrouve son calme mais je deviens suspect (246).

TROISIÈME PARTIE : LE SOULÈVEMENT

CHAPITRE XVI : LE PRINTEMPS DES COMLOTS

Convoqué par Mobutu à Kinshasa (251). Entretien avec le général-président, en présence de Boboso et de Denard (252). Je garde la confiance des chefs militaires et civils du Kivu (254). Pacification au Maniéma et intrigues à l'État-Major de l'A. N. C. (255). Quinze mille Simbas se rendent à deux Léopards (256). Dégradation de la situation politique dans tout le Congo (257). Bomboko et Nendaka, vrais maîtres des pays, tandis que Tschombé attend son heure à Madrid (259). Arrivée à Yumbi du colonel Puren (262). Trois cents paras et cinquante avions attendent le feu vert (263). Un certain Quintin arrive dans mon secteur (264). Un excité qui ressemble à un provocateur (266). « Trois millions pour tuer Schramme » (267). Quintin démasqué et condamné à mort (268).

CHAPITRE XVII : PROMESSES DE RENFORT

Mes trois Compagnies en place à Yumbi, Lubutu et Walikélé (269). Visite éclair de Denard à la fin d'avril (270). Arrivée à l'improviste de Puren (271). Dix « volontaires » rhodésiens et sud-africains (272). Le plan du 22 juin : action commune du 10^e Codo et de la 6^e Brigade (274). Trois villes à prendre : Kindu, Bukavu et Stanleyville (275). Tout est prêt pour le jour J (276). Mobutu fixe lui-même la date de notre contre-attaque : le 5 juillet (277). Malgré l'enlèvement de Tschombé, Denard et moi décidons de maintenir la date et d'attaquer à 6 heures du matin (279). Au kilomètre 40, la dernière nuit avant l'assaut (281).

CHAPITRE XVIII : OPÉRATION SUR R STANLEYVILLE

Une aventure sans retour (282). Rencontre imprévue avec Bob Denard (284). Attaque éclair sur Stanleyville (287). Où sont donc les renforts promis ? (290). Contre-attaque de l'A. N. C. et mort de l'adjudant Christian (291). Toute la rive gauche en feu (293). Coup au but devant les défensives du cinéma Nasser (295). Après Denard, je suis blessé à

mon tour (296). Les opérations de Bukavu et de Kindu et le ralliement des mercenaires (297). Le nettoyage de Stanleyville, le contre-temps de Bukavu et la mort du capitaine Michel (297). Il faut évacuer la capitale de la Province Orientale (299). Je retrouve le capitaine Raymond et regagne Yumbi (299).

CHAPITRE XIX : MARCHÉ VERS BUKAVU

Préparatifs d'évacuation du Maniéma (300). Je choisis Bukavu et non pas Goma pour conduire les réfugiés civils (301). Un convoi de deux mille cinq cents personnes (303). La mort du capitaine Norman et du major Couck (304). Nous préparons notre contre-attaque avec le colonel Monga et l'adjutant Leleup (306). La sanglante victoire d'Hébéro (307). Reprise de la progression vers l'Est (309). Dernier bivouac sur les crêtes au-dessus de la ville et du lac (310). La prise de Bukavu et le nettoyage des cités (314). Je ne veux garder avec moi que des volontaires (314). Denard donne l'ordre de tenir sur place le plus longtemps possible (315). Le massacre de Léopoldville et la mort de l'adjutant François (316).

CHAPITRE XX : UN ORDRE : TENIR SUR PLACE!

Cent vingt Européens et un millier de Noirs prêts à soutenir le siège (318). Organisation de l'État-Major : le major Martin, le capitaine Victor et le lieutenant Pascal (319). Mes quatre Compagnies de combat en position sur les crêtes (320). La longue attente est commencée (322). Notre grand rêve : la percée vers le Sud (324). La proclamation du 10 août 1967 et le gouvernement de salut public (326). Pour le colonel Monga, nous sommes des « Européens au cœur congolais » (328). L'avion de Bracco amerri et coule (329). Un DC 3 s'écrase sur le terrain de Furen (330). La vie quotidienne dans le camp retranché (330). Le sort des Blancs (331). La population civile noire reste calme et nous ravitaille (332).

CHAPITRE XXI : LA DERNIÈRE BATAILLE

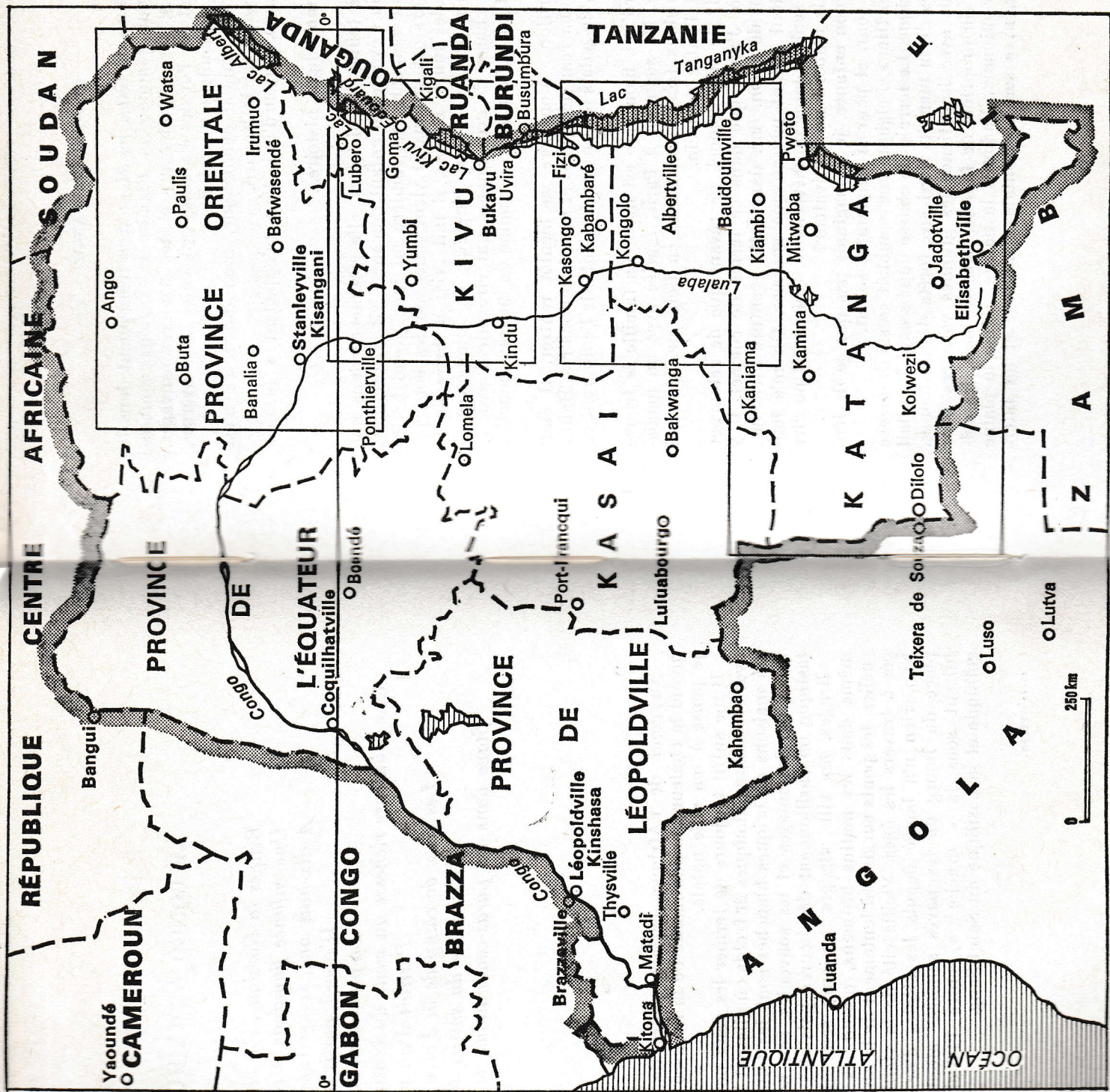
Denard regroupe une centaine de mercenaires en Angola (333). L'A. N. C. attaque dans la nuit du 27 au 28 octobre (334). Les positions sud très menacées (336). Chute de « Petrus » et mort du lieutenant Leleup (337). Ma contre-attaque stoppée par un feu d'enfer (339). Échec du commando voulant délivrer Munongo à l'embouchure du Congo (340). Catastrophe à la frontière de l'Angola et du Katanga (340). Je prévois un resserrement du dispositif de Bukavu (342). La position « Bruno » tombe à l'aube du 4 novembre (343). Le dernier assaut des Léopards dans les « cités indigènes » (346). Le front de trente kilomètres est ramené à trois (348). Inconséquence ou trahison ? (349). Le dernier télégramme à Bob Denard (349). Le repli sur le Ruanda (350). « Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore » (351).

ANNEXE :

PROCLAMATION DU COLONEL MONGA

PREMIÈRE PARTIE

L'INDÉPENDANCE



Aux jours de fêtes, les étendards frissonnent dans la brise. Nous sommes en Flandre. Des lions sombres avec des griffes gigantesques et des crinières sauvages, bondissent sur l'or des étamines qui, entre deux averses, prennent la couleur du soleil.

Mais mon animal symbolique, mon *totem*, ce n'est pas le lion. C'est le léopard.

Au Congo, aujourd'hui, tous m'appellent « le Léopard ».

C'est une longue histoire...

Comme toutes les histoires, elle commence dans une maison où s'éveille un enfant. Ma mère vit encore dans cette vaste demeure. La lumière du jour prend toutes les couleurs des vitraux et vient jouer sur les boiseries sombres des murs. Dehors, il fait gris; la brise de la mer, toute proche — une vingtaine de kilomètres, à peine — chasse de gros nuages qui virevoltent avec le vent tout autour du beffroi, comme de grosses mouettes sombres.

Un carillon... Mon père va bientôt rentrer. Il était avocat au barreau de Bruges et nous habitons rue Haute, tout près du palais de Justice. Les enfants l'entourent en riant.

Aujourd'hui, mon père est mort. La famille se trouve dispersée. Ma sœur vit à Paris, mariée avec un magistrat. Mes deux frères sont restés en Belgique. L'un est avocat et l'autre médecin.

Et moi? Je suis colonel, ne rêvant que de retourner au Congo. J'aime que dans ce terme de colonel, il y ait le mot de *colon*. Car, dans cette aventure africaine, j'ai été tout autant paysan que guerrier. On m'a toujours présenté comme un mercenaire. Qui aurait pu dire que j'étais d'abord un cultivateur?

Dans mon enfance, je n'imaginai pas que je devien-
drais un jour, et pour si longtemps, soldat.

La « petite » Belgique me semblait aussi immense que l'Afrique. Le terrain de chasse de nos exploits allait des dunes de la mer du Nord aux forêts des Ardennes. J'attendais avec impatience les grandes vacances pour retrouver la propriété de famille, avec les bois, les collines, les animaux. J'adorais la nature. Même la plaine flamande, avec son horizontale monotonie et les inter-

minables lignes parallèles des peupliers et des canaux, m'attirait chaque fin de semaine, parce que j'y retrouvais le goût de la terre et de l'eau, les longues marches, la solitude, la fatigue et la joie.

Je grandissais comme l'enfant d'une famille de la haute bourgeoisie flamande, où il est de bon ton de s'exprimer dans la langue française et pour qui le patriotisme belge s'incarne dans la personne du roi. Je savais que mon pays possédait au cœur de l'Afrique un empire grand comme quatre-vingts fois la Belgique.

Pour moi, le Congo, c'était un homme, mon parrain. Joseph Muylle, avocat à Bruges, avait été officier dans la Force publique au Congo avant la Grande Guerre. Il me parlait sans cesse de cet empire que le grand roi Léopold avait donné à la Belgique. J'aimais écouter ses histoires d'Afrique. Le plus bel ornement de sa demeure me paraissait un léopard empaillé qui ouvrait une gueule aux crocs terribles. En haut de l'escalier, il semblaï tapi comme en embuscade, prêt à bondir sur les visiteurs.

J'imaginai ses hurlements de fauve, la détente de ses muscles, ses griffes sur une proie. Avec quel frisson, la première fois, j'ai caressé sa fourrure, soulevant un petit nuage de poussière qui dansait dans un rayon de soleil. Je m'enhardis jusqu'à toucher son œil de verre. Le léopard devenait mon ami, mon frère. Un jour, je serais, moi aussi, Léopard...

En 1939, toute la famille célébra mon dixième anniversaire. Mais l'orage s'abattait sur l'Europe et je vivais mes dernières grandes vacances de petit garçon, ami des forêts et des animaux.

En 1940, c'est la guerre, l'exode, les routes interminables, la peur de mai, la soif de juin.

Au milieu des soldats et des fuyards éperdus, notre famille s'en va loin des combats, toujours plus loin, vers le Sud. Les Pyrénées nous arrêtent. Nous sommes dans le Gers.

Mon pays a capitulé. Et c'est le retour. Triste retour. Les boîtes des soldats allemands arrachent des étincelles aux vieux pavés de Bruges. Les volets de bois, avec

leurs chevrons peints de couleurs vives, se ferment quand retentissent leurs chansons et leurs appels.

Dans ma famille où les hommes de loi furent nombreux, des mots comme le droit et la justice sont bien plus que des mots. Ce sont des raisons de vivre et de mourir. Les Schramme ont toujours été patriotes. La répression s'abattit sur eux. Très rapide et très dure.

Mon père, qui comme avocat avait si souvent visité les prisonniers, se retrouva en prison. Mon parrain, le colonial, partit une dernière fois pour une expédition lointaine. Cet homme qui avait éveillé en moi le grand désir de l'Afrique ne devait plus jamais revoir le pays de sa vie aventureuse. Arrêté par les occupants, Joseph Muylle fut déporté au camp de Mathausen.

Et un jour, le bourdon de ma ville sonna le glas pendant deux heures : on venait d'apprendre sa mort. Il avait succombé en mars 1945. A cette époque, mon frère aîné se battait sur le front, avec les volontaires belges de la brigade Piron.

J'avais seize ans. La guerre venait de finir. Il était trop tard pour devenir soldat. Mais je pouvais pourtant suivre les traces de mon oncle : le Congo demandait des pionniers. Comme, soudain, les études paraissaient longues ! J'avais tellement hâte de finir mes humanités pour pouvoir partir. Partir...

En novembre 1947, ce fut enfin la réalisation de mon rêve : un voyage d'études à Stanleyville. Au Congo ! J'avais dix-huit ans. C'est un âge où le plaisir du voyage ne dissipe pas tout à fait la nostalgie d'une brusque rupture avec l'univers de l'enfance. Je quittais Bruges, ma famille, mes amis, mes souvenirs, le ciel gris et les nuages de Flandre. On ne sait jamais, partant pour l'Afrique, si c'est un adieu ou un au revoir...

— Je reviendrai !

Je suis revenu. Pour la première fois, en 1953. Six ans plus tard. Mais c'est de l'Afrique dont j'avais, désormais la nostalgie. Le Congo de mon âge d'homme possède tout le poids de souvenirs et d'espérance que représentait naguère la Belgique de mon enfance.

De tous les voyages, on ne garde que des images fugitives. Quand l'avion se posa sur l'aérodrome de Stanley-

ville, je m'efforçai de tout voir, de tout entendre, de tout retenir, de cette terre tant attendue. Mais les images se bousculaient. Je ne voyais plus que l'homme qui m'attendait. Là-bas, sur le terrain.

C'était un colon. Un vrai. Un homme endurci, cuit par tous les soleils de l'Afrique. Tout de suite, je lui ai trouvé un regard d'aigle, tandis que sa main serrait la mienne à la briser.

Il se présenta d'un ton bref :

— Joseph Dobbelaere.

— Jean Schramme.

Mes doigts craquaient dans les siens. J'aurais volontiers donné un an de ma vie pour sentir à ce moment dans ma main moite celle de mon père.

Je sentais que Joseph Dobbelaere ne serait pas long à me peser et à me juger. Mes dix-huit ans devaient paraître bien légers à ce vieux colonial. Tout de suite, il m'interrogea. C'était bien dans sa manière abrupte, cette question, en pleine figure :

— Que voulez-vous faire aujourd'hui ? Voir Stan' ou partir en brousse ?

Je sentais bien que je n'avais pas le choix. Pourtant, ma réponse fut sincère :

— Partir en brousse.

Il éclata d'un gros rire.

J'avais passé le premier examen. Et nous partîmes dans une superbe automobile traversant en trombe une ville où les jardins fleuris semblaient enveloppés par la chape de plomb d'une chaleur étouffante.

Stanleyville, ce serait pour plus tard. Le Congo appartenait d'abord à la brousse... Je ne voulais connaître qu'un nom : Bengamisa, là où se trouvait la plantation de la Lindi où j'allais apprendre à aimer l'Afrique.

Comme je rêvais tandis que la route devenait peu à peu une piste... J'imaginai que j'arrivais au Paradis Terrestre. La végétation luxuriante soutenait ma rêverie. Je voyais déjà des fleuves immenses et des forêts infinies, des baobabs plus hauts que le beffroi de Bruges. Je voyais des plantes gigantesques, des bêtes sauvages, des hommes inconnus. Et tous vivaient en paix, comme au premier jour de la Création.

Jamais la nature ne m'avait paru si belle. Tout ici, en Afrique, prend une autre dimension. L'air possède

une densité particulière, le ciel, sans nuages, paraît encore plus grand. Le soleil règne en maître sur tout le pays, imposant les contrastes aigus des ombres et donnant à chaque couleur un éclat presque métallique.

Que le Congo était beau. Et paisible...

J'imaginai, au détour de la piste, le léopard de mon oncle. Redevenu enfin vivant. Et libre.

Comme lui, je sentais mes muscles se nouer. J'avais envie de bondir, de hurler, de vivre.

Mais je savais bien que j'avais tout à apprendre de l'Afrique.

Il faisait chaud. Tellement chaud que l'accablement succéda vite à l'enthousiasme. La végétation devenait presque surnaturelle et m'enfermait comme dans une prison de lianes et de feuilles. Je me sentais pris au piège. Une prison ou un tombeau? Sortilège de l'Afrique.

Dès le premier soir, je savais que je ne lui échapperais plus. Jamais.

Il faisait nuit quand, après la traversée de la Tshopo, nous arrivâmes à destination.

Bruxelles. L'avion. Stanleyville... Comme tout cela me semble loin. Je suis maintenant au cœur de l'Afrique, tout près de l'Equateur, au bout du monde.

Quelle merveilleuse aventure pour un garçon de dix-huit ans! Sîôt couché, je tombe dans un sommeil pesant, bercé par des milliers de sons étranges, inconnus, de bruits assourdis, des cris perçants, des coassements, des feulements, des hullements... Mille cris surgis des profondeurs des brousses, des forêts et des plaines.

Je trouvais mon premier sommeil dans l'éternelle musique des nuits tropicales.

Ce fut le clairon qui me tira du lit. Le Congo belge a toujours gardé l'aspect militaire qui convient à une terre de défricheurs et de conquérants. Tout de suite, je crois, j'ai été envoûté par toute la magie de l'Afrique. Je n'étais pas loin d'imaginer que ce vieux continent noir avait été le berceau de l'humanité.

La plantation de la Lindi s'éveille. Voici l'aurore de mon premier jour africain. Je me suis endormi Européen, je me réveille Congolais... Un parmi quatorze millions.

Je sens toute la sève et toute la force de cette terre de feu qui va désormais me brûler jusqu'à l'âme. Dès ce premier matin, ma destinée est tracée : jamais je ne pourrai abandonner ce pays.

Etrange aventure que celle de notre Congo qu'un roi donna jadis à la Belgique, presque contre sa volonté. Cette histoire, que j'ai naguère apprise, me revient en mémoire, tandis qu'un soleil implacable illumine ma première journée africaine dans ce pays vaste comme la moitié de l'Europe et que Stanley mit sept ans à traverser.

Ce fut en 1885, à la conférence de Berlin, que l'Etat indépendant du Congo se trouva placé sous la souveraineté personnelle de Léopold II, roi des Belges. Une vingtaine d'années plus tard, il en fit don à la Belgique. Pour les obliger à accepter ce cadeau royal, en 1908, Léopold l'Africain dut se battre contre ses ministres, ses industriels, ses sujets.

L'administration belge tout entière semblait refuser ce plan de colonisation, le plus audacieux jamais imaginé par un homme d'Etat.

Léopold II voulait faire du Congo « une source européenne de richesse, au service de l'Afrique ». Quel beau projet! A son secrétaire, le chevalier Carton de Wiart, il dicta les actes constitutifs des sociétés civiles qui mèneront à bien cette gigantesque entreprise. Il désigne le maître d'œuvre : un ingénieur de quarante-quatre ans, Jean Jadot, qui vient de construire 1 200 kilomètres de voies ferrées à travers la Chine et un pont de plus de trois mille mètres sur le fleuve Jaune.

Un monde nouveau va naître, au cœur de l'Afrique. 2 382 000 kilomètres carrés de savanes grillées, de forêts vierges et de rochers calcaires seront mis en valeur dans cet empire équatorial ravagé par l'impitoyable mouche tsé-tsé. Et le Katanga sera le plus beau fleuron de cette couronne africaine!

Défricheur à mon tour, je pense avec nostalgie à ceux qui nous ont ouvert la route, à ces cent dix prospecteurs qui ont installé leurs trois huttes dans un coin de brousse. Ce sont des aventuriers anglais, sud-africains, australiens. Huit cents francs d'indemnité, un mouton, cent cartouches et une bicyclette constituent leur seule fortune. Quelques agriculteurs et ingénieurs belges les rejoignent. Le 17 février 1910, la première loco-

motive à vapeur s'arrête devant une case. Un ouvrier a écrit en grosses lettres malhabiles : *gare d'Elisabethville*. Le Congo moderne est né.

La Belgique devait réaliser, malgré l'indifférence, si ce n'est l'hostilité, de tant de ses fils, une œuvre coloniale immense. Elle était d'autant plus méritoire que nous ne possédons pas ces traditions maritimes qui ont poussé l'Angleterre, la France ou le Portugal à chercher fortune outre-mer. Dans la haute bourgeoisie belge, les « coloniaux » font toujours figure d'aventuriers.

Personne dans le monde, avant la guerre, ne songeait à évoquer la fabuleuse aventure industrielle de notre colonie qui s'édifiait, sans bouleversement et sans scandale. Les habitants vivaient heureux, s'administrant eux-mêmes par leurs chefferies tribales, sous la protection du plus important contingent de missionnaires, de sœurs et de médecins qu'un pays européen ait jamais envoyé outre-mer.

Malheureusement, les Belges, comme tous les Européens en Afrique, ne voulurent pas assez tenir compte des réalités ethniques. Ils croyaient que les Congolais formaient un seul peuple, qu'il était possible de gouverner d'une manière uniforme et centralisée. Ils ignoraient les réalités tribales. Ainsi les Lundas avaient été séparés par des frontières artificielles et vivaient depuis écartelés entre les trois pays du Katanga, de la Zambie et de l'Angola. Les administrateurs belges négligèrent totalement ces différences et voulurent gouverner le Congo comme le Brabant ou le Limbourg!

Je connaissais l'histoire. Je découvrais l'économie. Nul ne sait en Europe le rôle qu'a joué le Congo pendant la dernière guerre. La grande colonie belge mit à la disposition des Alliés l'or, l'étain, le cuivre, le cobalt, le tungstène, le caoutchouc, l'huile de palme et surtout l'uranium qu'Edgard Sengrier avait embarqué secrètement de la mine de Shinkolobwe, près de Jadotville, à destination de New York.

Le Congo, notre Congo, où Blancs et Noirs fraternisaient sans démagogie, apportait sa contribution à la victoire, sauvant ainsi l'honneur de la Belgique.

Les pays heureux n'ont pas d'histoire, les pays riches s'en créent : 60 % de la production mondiale de cobalt,

de diamant, d'étain, de zinc et d'argent... Premier producteur de cuivre et deuxième producteur d'énergie électrique d'Afrique, le Congo d'après-guerre entreprenait maintenant sa révolution agricole.

Au cours de mon stage dans cette plantation, semblable à tant d'autres, j'allais découvrir cette prodigieuse réalité : la mise en valeur d'un pays.

C'est au Congo qu'apparut, pour la première fois en Afrique, une véritable *classe moyenne* : artisans, contre-maîtres, commerçants, entrepreneurs en bâtiments ou en transports. Très rapidement, une caste d'un demi-million de Congolais exploita la terre en tant que « paysans propriétaires ».

Sans cette réussite, notre révolte ne s'expliquerait pas.

Joseph Dobbelaere devait, tout au long de mon stage de six années à la plantation de la Lindi, m'apprendre le dur métier de colon.

Je lui dois tout. Et d'abord l'amour de la véritable Afrique, celle de la brousse.

C'était un vieux célibataire, réputé pour son avarice. Son seul luxe consistait dans l'achat d'automobiles de grand standing qu'il s'empressait de revendre pour en racheter de nouvelles, encore plus tapageuses et délaçées en plein Congo... Cadillac et Oldsmobile roulaient sur les pistes de la Lindi à la grande admiration des indigènes. Les Européens auraient eu plutôt tendance à sourire de cette manie de Jef Dobbelaere pour les belles mécaniques mais ils respectaient en lui l'homme d'affaires avisé qui avait fini par posséder la plupart des terrains à bâtir de Stanleyville.

Son immense fortune ne l'empêchait pas de vivre comme un miséreux. Il n'y avait d'autre meuble dans son salon qu'une table et deux tabourets et il ne mangeait que de la soupe de légumes et du bouilli. Je ne l'ai jamais vu habillé autrement qu'en chemisette bleue, chaussettes grises et capitula (short) de toile kaki.

Pendant les six années passées sous la direction de ce rude colon, j'ai appris à connaître le Congo et les Congolais, d'une manière quotidienne et amicale. L'accusation de paternalisme revient dans toutes les critiques faites à la colonisation belge. Je ne vois pas ce qu'il peut

y avoir d'humiliant pour les Africains à considérer leurs frères blancs comme des pères... C'est tout naturellement qu'au Maniéma les paysans continuent à m'appeler « papa ».

Je ne me doutais pas à cette époque que je deviendrais un jour militaire. D'ailleurs, je ne suis pas un vrai militaire au sens où on l'entend en Europe — et encore moins un « mercenaire »...

Lorsque j'étais sur la plantation, j'aimais bien avoir la visite d'un des pelotons de la Force publique. Je crois que c'était la plus belle armée d'Afrique; il n'en reste rien. A l'époque elle comptait plus de vingt-cinq mille hommes, bien entraînés et surtout bien encadrés. Essentiellement mobile, la Force publique circulait sans cesse par toutes les pistes du Congo, vivant témoignage d'ordre, de justice et de discipline. Depuis 1886, elle n'avait connu que des jours de gloire.

Une trentaine d'hommes, tous Congolais, formaient un peloton. Ils étaient toujours recrutés dans d'autres provinces que celles où ils servaient pendant les trois, six ou neuf années de leur engagement. Ceux de Stanleyville, par exemple, venaient tous du Bakongo. Ils partaient pour deux ou trois semaines en opérations — des opérations toutes pacifiques — puis retrouvaient la base arrière où leur famille les attendait. A la tête de chaque peloton se trouvaient deux cadres blancs. Nous les retenions à dîner à la plantation, partageant une antilope ou un phacochère.

Autour d'un feu de camp, leurs hommes fumaient des cigarettes et bavardaient, interminablement. Parfois, un chant indigène montait, dans la nuit africaine, couvrant un instant les bruits de la brousse. On entendait longtemps des rires qui se répondaient dans les ténèbres.

Le chef du peloton était un sous-lieutenant. Souvent fort jeune, cet officier faisait une merveilleuse équipe avec son adjutant, de beaucoup son aimé. Il n'était pas rare de rencontrer de vieux sous-officiers qui avaient accompli toute leur carrière, quinze ou même vingt-cinq ans, dans la Force publique. Tannés comme du vieux cuir, ils connaissaient tous les secrets de la brousse et savaient comme pas un démêler les histoires tribales.

Les jeunes officiers, s'ils manquaient parfois d'expérience, paraissaient aussi attachés à leurs hommes que leurs adjoints. Ils avaient le sentiment de faire partie d'un corps d'élite et savaient que le Congo leur devait non seulement la paix mais la justice. Les cadres de la Force publique, du moins les officiers, étaient fort jeunes. Des garçons de vingt et un ou vingt-deux ans commandaient des pelotons en pleine brousse et, secondés par leur adjutant, bénéficiaient d'une autonomie presque complète.

Ils connaissaient le pays, ses hommes, ses coutumes, ses histoires. Nous restions tard à bavarder, un verre de bière à la main, écoutant les chants des soldats. Parfois un civil d'une plantation voisine venait nous rejoindre. Ou un chasseur. En Afrique, l'entraide est la loi quotidienne. Il y a toujours une place pour le voyageur. Et il paye son écot en racontant une histoire et en rendant, à l'occasion, la pareille.

Les soldats gagnaient lentement le hangar, où ils devaient passer la nuit. Les braises rougeoyaient encore longtemps dans la nuit chaude.

Le matin, à 6 heures, le peloton fait la parade. Mécanisme parfait. Les commandements sonnent net. Les gestes s'enchaînent. Les mains claquent sur le bois des armes. Immenses et impeccables, les soldats de la Force publique ressemblent à des statues sombres qui exécutent les mouvements militaires avec une précision mécanique. Une chemisette kaki au col échancré et un short très court laissent à découvert bras et jambes, noirs comme l'ébène. Un large ceinturon de toile serre la taille. Les visages restent impassibles sous les bérets d'uniforme, noirs pour la cavalerie blindée et kaki pour l'infanterie motorisée.

Tandis que les ouvriers vont au travail, les soldats font du maniement d'armes. Leurs outils ce sont des fusils. Bien entretenus comme le sont ceux des soldats de métier.

Je regardais ces hommes manœuvrer et je songeais que je devrais à mon tour accomplir mon service militaire. C'est en 1953, six ans après mon arrivée au Congo et après avoir passé six mois dans ma famille en Europe, que je gagnai le camp de Kamina pour « faire mon temps ».

Je peux bien l'avouer aujourd'hui : l'armée ne me disait rien. Je dois même dire que j'étais assez antimilitariste. Se mettre au garde-à-vous vingt-cinq fois par jour me paraissait le comble de la stupidité. Ce qui m'intéressait dans la vie, c'était de construire des routes ou des ponts. Pas de perdre mon temps à des revues de paquets. Et ces factionnaires dans les guérites devant le portail de toutes les casernes d'Europe, qui montent des gardes inutiles ! Les malheureux, frigorifiés, abrutis : de pauvres mécaniques. Je méprisais leur attitude de pantins.

C'est sans enthousiasme que j'arrivai à Kamina, la grande base militaire du Congo belge. De là on m'expédia à Kitona. J'avais la chance de tomber dans un très joli site du pays bakongo, au bord de la mer.

Mais ma plus grande chance me paraissait d'être affecté à un camp... qui n'existait pas. Il fallait tout construire : logements, hangars et ateliers. Nous étions des pionniers et, de cette manière, le service militaire me parut supportable. J'entraî dans le peloton-école. En dix mois, je franchis les premiers échelons de la hiérarchie : caporal, sergent et enfin adjudant. J'avais vingt-quatre ans et je prenais goût à ce service militaire insolite qui nous transformait en bâtisseurs tout autant qu'en guerriers.

En Afrique, il faut savoir tout faire : dépanner un camion, construire un pont, soigner une jambe cassée, démonter une mitrailleuse. Tout geste prend une importance vitale. Dans le camp de Kitona, j'étais à bonne école. Mais je voulais en savoir encore davantage.

Volontaire pour les unités de Paras-Commandos, je suis parti à Kamina où se trouvait, au cœur du Katanga, la base de cette arme d'élite.

C'est depuis cette époque que je porte un béret vert que j'avais reçu après mon stage de saut et qui ensuite ne m'a jamais plus quitté...

Le premier Commando, que nous appelions le 1^{er} Codo, comportait uniquement des Européens; la plupart étaient des fils de colons, nés dans le pays. Tout naturellement, ils s'entendaient bien avec les officiers de la Force publique et ils s'entendaient mal avec les officiers de l'Armée belge. Pendant les années terribles qui vont sui-

vre, on retrouvera cette opposition constante entre colons et métropolitains.

Ces derniers considéraient tous les Africains comme des sauvages, juste bons à cirer leurs chaussures. Ils habitaient de belles villas et ne roulaient que dans de grosses voitures américaines. Ils ne sortaient jamais sans une badine d'ivoire sous le bras.

Les bains de soleil, la piscine, une grosse soldate, tous ces avantages compensaient l'ennui d'un séjour au Congo. Militairement parlant, la plupart étaient nuls. Et leur caractère me parut à la hauteur de leur compétence : au moment de l'Indépendance et du soulèvement des soldats congolais, ils étaient cinq ou six cents officiers belges à Kamina. Pas un ne parvint à arrêter la mutinerie...

Les cadres militaires de la Force publique m'ont tous assez semblé d'une autre trempe. Mais nous n'étions pas assez nombreux. Et trop isolés dans l'immense Congo.

J'ai donc passé huit mois chez les Paras-Commandos, en effectuant les neuf sauts réglementaires. Nous sommes de DC 3 ou de C 119. Le parachutisme n'était qu'une partie de notre entraînement parachutiste. Nous sautons, à commencer par les techniques de la guérilla.

Les « Bérets verts » du Congo formaient une troupe enthousiaste, disciplinée et souriante. En les quittant, je n'avais pas l'impression d'avoir perdu mon temps pendant cette année et demie de service. Je n'étais certes pas devenu militariste. Mais je connaissais le métier des armes.

Officier de réserve, je croyais pourtant en avoir fini avec la vie militaire. Le travail de construction de baraquas à Kitona ou l'émotion du premier saut à Kamina, tout cela s'estompe dans le passé. La vie qui m'attend n'est pas une vie de soldat. C'est une vie de colon.

Nous sommes en mars 1956. Je reviens en Province-Orientale. Ma famille a fait l'acquisition d'une plantation. Enfin, je vais vivre chez moi. Maître sur ma terre. Mon domaine s'appelle Baifwakwandji.

CHAPITRE II

MON DOMAINE DE BAFWAKWANDJI

Un îlot de paix au milieu de la forêt vierge.

Au travail, jour et nuit.

Un millier d'ouvriers sous mes ordres.

Les catholiques du fond de la brousse.

Quand « Bwana Kitoko » vint au Congo.

Pour la politique : Défense d'entrer.

Patrice Lumumba, produit du capitalisme colonial.

Progressistes, « évolués » et fonctionnaires contre les chefferies.

Pas un seul colon à la Table Ronde de Bruxelles.

la grande route. J'avais mon allée d'accès particulière : douze kilomètres pour moi tout seul... La forêt formaient une voûte ininterrompue au-dessus de cette allée et il fallait franchir onze ponts pour parvenir chez moi.

La propriété se trouvait sur un vaste plateau, découpé dans une immense végétation sauvage. Au milieu de la forêt vierge, Bafwakwandji apparaissait comme un îlot de culture et de paix ; 220 hectares de café, 120 hectares de caoutchouc, 120 hectares de cacao, 900 hectares pour les palmiers, mon domaine semblait vaste comme une province.

Au centre de la propriété, un ensemble de bâtiments réunissait hangars et résidences. Deux maisons merveilleuses se dressaient au milieu de vastes pelouses impeccablement tondues. Des fleurs tropicales et des arbres fruitiers mettaient partout des notes de couleurs vives.

Station d'agriculture et d'élevage, mon domaine comportait l'indispensable atelier de réparation. Souverain absolu de ce royaume, je devais mettre la main à la pâte et il m'arrivait bien souvent de faire le mécanicien. Couvert de cambouis, j'étais alors plus noir que tous mes Noirs. Et ils riaient aux éclats. En parlant avec eux, j'avais appris leurs langues — il en existe au moins deux : le swahili, qui est de lointaine origine arabe et sert de langue passe-partout au Congo ; le lingala qui est une langue synthétique et artificielle ; composée en Belgique, elle ne comprend guère plus de cinq cents mots.

A vingt-sept ans, je possédais près de 1 500 hectares et je commandais à plus de mille ouvriers. Pourquoi cacher que j'étais heureux ? Profondément. J'étais vraiment un Africain. La race indigène était celle des Babalis, connus autrefois comme les fameux « hommes-léopards ». Ils m'avaient adopté et me répétaient souvent :
— Toi aussi, tu es un léopard...

Je vivais dans l'isolement. La moindre ville se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres. Il fallait tout fabriquer soi-même, de ses mains. Si on voulait un pont, ou une chaise, il fallait se mettre à l'ouvrage et prendre sa hache...

Nous avons tout défriché, tout construit, tout déve-

Bafwakwandji. C'est un nom que je ne prononce jamais sans un pincement au cœur. Le Congo pour moi, cela n'a pas été une idée. Mais un domaine. Mon domaine.

La plantation valait à l'époque, il y a une douzaine d'années de cela, environ 8 millions de francs belges. Elle m'avait été cédée par un ancien colon, dégoûté de n'avoir pu y réaliser tous ses rêves. Il y avait beaucoup de travail à Bafwakwandji. C'est ce qui me plaisait.

Ma plantation était située au kilomètre 212, sur l'axe routier de Stanleyville à Bafwasandé. En plein cœur de cette Province-Orientale qui allait devenir une des plus sanglantes du Congo de la rébellion.

Quand j'y suis arrivé, c'était un paradis. Cadre splendide et climat salubre, tout annonçait un avenir plein de promesses.

J'appréciais que mon domaine soit situé à l'écart de

loppé. Au milieu du domaine se dressaient deux arbres formidables. Aujourd'hui, la brousse a repris possession de Bafwakwandji et la forêt vierge recouvre ce qui fut naguère un des plus beaux domaines du Congo. Mais quand on survole la région en avion, on peut encore voir ces deux arbres gigantesques qui marquent le centre de mon domaine perdu.

Là, nous étions heureux de vivre. Ensemble, Noirs et Blancs. Travaillant à la même tâche : la mise en valeur d'un pays qui était le nôtre et que nous ne pensions jamais abandonner pour le livrer au chaos et à la brousse.

Tous les matins, sur la plantation, je me levais à cinq heures, en même temps que les saigneurs d'hévéas. Le rassemblement avait lieu une demi-heure plus tard et il gardait une allure très militaire.

Le clairon saluait la montée des couleurs et je n'ai jamais entendu sans émotion ces notes claires, sonnantes dans l'air léger de l'aube africaine.

Une centaine de saigneurs s'alignaient, comme des soldats à la parade. On procédait à l'appel nominatif, puis ils partaient vers les champs.

A six heures, un second appel réunissait les autres ouvriers du domaine : mécaniciens, charpentiers, homme des ateliers et des plantations. Ils étaient parfois plus de huit cents, répartis par équipes de trente.

Le responsable de chaque équipe s'appelait le « capita ». Quand il annonçait son effectif, prêt à partir au travail, on lui remettait autant de jetons qu'il y avait d'hommes. C'étaient des jetons de cuivre que j'avais fait frapper spécialement pour ma plantation. Bien entendu ils représentaient une tête de léopard.

Quand un ouvrier aux champs avait terminé sa tâche il appelait le capita. Celui-ci contrôlait le travail et s'il l'estimait satisfaisant, il remettait un jeton de cuivre à l'ouvrier.

Il n'y avait plus qu'à passer au bureau de la plantation et à remettre le jeton au clerk qui notait sur ses registres le travail de chacun.

En fin d'après-midi, à quatre heures, les capita faisaient leur rapport et me remettaient les jetons qui leur restaient.

Ils me signalaient qui n'avait pas travaillé ou qui ne s'était pas rendu au travail.

A longueur de journée, je parcourais à cheval la plantation et je surveillais le travail, sans commander directement aux ouvriers. C'était là la tâche des capita et je n'entendais pas les priver de leurs prérogatives. Si, parfois, je trouvais que le travail n'était pas bien fait, j'appelaient le capita responsable; c'était à lui de le recommencer... Avec une telle méthode, j'étais certain que les ouvriers seraient bien surveillés.

A 10 heures du matin, le gong, un tronc d'arbre creusé, avait marqué l'heure de la récolte de caoutchouc pour les saigneurs. Une heure plus tard, ils emmenaient leur seau à l'usine où l'on traitait le caoutchouc.

Chaque homme était marqué « présent » quand il ramenait son seau rempli. Il fallait, pourtant, au début, faire attention à la fraude. Quand le caoutchouc est pur, la main trempée dans le seau doit ressortir gantée. Certains ouvriers ajoutaient de l'eau pour augmenter leur récolte et du jus de citron pour durcir le latex. Alors, de temps à autre, il fallait faire des prélèvements et analyser le contenu d'un seau en laboratoire. Au début, j'ai constaté beaucoup de fraude... Mais tout est vite rentré dans l'ordre.

Sur ma plantation, dans son extrémité ouest, une huilerie marchait jour et nuit. Ainsi, jamais le travail ne cessait à Bafwakwandji.

Je passais la plupart de mes journées à cheval. Toutes les nuits, je me relevais deux ou trois fois pour faire des rondes. Le point faible de la plantation, c'était l'huilerie qui ne devait jamais s'arrêter. La moindre panne aurait été catastrophique. Aussi une sentinelle devait veiller. Les hommes se succédaient à cette faction, y apportant une nonchalance qui me scandalisait.

La sentinelle était assise près d'un petit feu. Parfois, je la trouvais assoupie.

Quand je la réveillais elle me répondait toujours avec un large sourire :

— *Me na tala zamu*

Ce qui peut se traduire par : « Je dors sentinelle... »

Pendant la journée, je partageais mon temps entre les inspections et les travaux de mécanique, d'électricité ou de maçonnerie. La plantation devenait pour moi un véritable chantier « non-stop »...

Plus de neuf cents ouvriers vivaient sur la plantation de Bafwakwandji. La plupart étaient mariés et avaient abandonné la polygamie. Souvent leur femme travaillait à la plantation.

L'échelle des salaires permettait de récompenser chacun selon son mérite. Un simple ouvrier pouvait devenir capita et même capita général, titre envié.

Le capita général était un personnage. Il touchait cinq fois le salaire d'un ouvrier — 2 500 francs par mois au lieu de 500 —. Je n'oublierai jamais le mien. Il s'appelait Kitambala et avait débuté à la plantation comme ouvrier. Agé d'une quarantaine d'années, c'était un très brave homme qui savait lire et écrire, toujours courageux au travail. Il fut aussi courageux à la guerre quand les rebelles vinrent l'assassiner en 1960. Comme tant d'autres personnages de cette histoire, il a trouvé la mort des braves. Car le Congo connut un des plus horribles bains de sang de l'histoire.

Chaque ouvrier gagnait donc 500 francs et souvent sa femme en gagnait 300. Cela changeait nos Babalis de leur misère ancestrale.

Tous les samedis, mes hommes recevaient un acompte sur la paye, que l'on appelait « le pocho ». Ce pocho était fixé à 50 francs et permettait d'effectuer les achats à la cantine. Sage précaution qui évitait de voir la paye intégrale dépensée en une seule soirée, à grand renfort d'alcool de palme...

Les célibataires pouvaient prendre leur repas ensemble dans un réfectoire. On trouvait de tout à la plantation. Une buvette, certains soirs, se transformait en dancing.

Je les entendais rire et chanter, tandis que, comme tous les jours, je prenais mon repas solitaire, servi par un boy qui occupait également les fonctions de jardinier. Les repas devaient être vite expédiés car le travail ne manquait jamais. L'inspection des chantiers, le retour des saigneurs d'hévéas, la surveillance de l'huilerie, l'entretien du parc automobile, tout cela m'occupait sans un instant de repos. Je ne songeais même pas à partir en congé en Europe.

Une fois tous les trois mois, je descendais sur Stanleyville où je gardais par radio un contact permanent avec

un de mes amis. Deux fois par semaine, un camion (j'en avais quinze rien que pour l'huilerie) faisait la liaison avec Stan'. Je n'étais donc pas totalement isolé, mais ma solitude restait pourtant très grande. Mes plus proches voisins habitaient à plus de 60 kilomètres de ma plantation et je les voyais surtout pour leur donner un coup de main, car mes compétences mécaniques semblaient fort appréciées dans un pays où il faut tout faire par soi-même.

Ma seule distraction restait le tennis que je pratiquais avec mon agent, un Belge nommé Alain que j'avais connu à l'Armée. C'était un garçon sérieux et courageux, très doué pour la mécanique. Dès la fin de 1959, il devait regagner la Belgique avec sa femme et ses enfants. Je restai alors le seul Blanc à Bafwakwandji.

Une fois par mois, nous recevions la visite d'un missionnaire hollandais, le père Ten Bosh. Il restait une semaine sur la plantation, puis repartait pour d'autres tournées en brousse. Assez petit, basané, nerveux, la barbe en bataille, il portait plus volontiers un vieux pantalon kaki que sa soutane blanche de missionnaire. Lui aussi devait mourir au Congo. Il fut assassiné en 1963, martyr comme tant d'autres.

La plupart des indigènes de Bafwakwandji appartenaient à la religion catholique. Je ne sais si leur foi était très profonde, mais c'était la foi des Blancs et ils nous copiaient en cela comme en beaucoup de choses. La messe du dimanche, qui avait lieu seulement tous les quinze jours, devenait un événement, religieux mais aussi mondain. Eux qui étaient d'habitude vêtus d'un simple pagne, mettaient ce jour-là toute leur garde-robe sur leur dos : deux ou trois chemises l'une par-dessus l'autre. Ils tenaient leurs souliers à la main pour ne pas les user. Les femmes qui se promenaient d'habitude les seins nus se paraient alors d'étoffes de couleurs vives et jouaient les coquettes en dissimulant ce qu'elles étalaient si généreusement le reste de la semaine.

Si une brusque averse tropicale survenait, chacun se déshabillait et plaçait habit et souliers dans une grande feuille de bananier pour ne pas les mouiller.

La messe de Bafwakwandji était un office chanté. Chants en langue indigène ou même psaumes en latin. Avec les familles de mes ouvriers, deux mille cinq cents

personnes environ vivaient de la plantation. Tout autour de nous, je comptais plus de vingt mille paysans propriétaires qui cultivaient le coton, l'arachide ou le manioc. Je rencontrais souvent les indigènes du voisinage, tous nus et très dignes sur leur vélo. Ils me saluaient de grands gestes amicaux. Nous vivions tous en paix. De 1956 à 1960, je n'ai entendu parler de rien. Je peux dire que la joie de vivre régnait à Bafwakwandji. Tout le monde travaillait de bon cœur. Les salaires étaient loyalement et honnêtement assurés. J'étais aimé de mes ouvriers et de leurs familles. A mon tour, je les aimais. Cela dura jusqu'en 1960.

Tout avait commencé avec le voyage du roi Baudouin en 1955. Ce fut pourtant un voyage triomphal. L'arrière-petit-fils de Léopold II parcourait en souverain cet empire que son aïeul avait conquis et donné à la Belgique, sans jamais s'y rendre lui-même. J'accomplissais encore à ce moment-là mon service militaire et ma garnison se trouvait au pays bakongo au bord de la mer. Je participais à une parade militaire, tandis que le roi était reçu à l'hôtel Mangrove à Muanda.

Baudouin, très jeune, très souriant, aimable, avait fait une forte impression sur les indigènes qui le surnommèrent « Bwana Kitoko », ce qui veut dire : *le joli enfant blanc*. Il devait avoir vingt-cinq ans à l'époque et ressemblait assez à un prince de légende. A Léopoldville, il s'était adressé aux indigènes dans leur langue, ce qui est une ruse des chefs d'Etat en déplacement pour faire bonne figure devant les populations locales.

Il faut dire que pour les colons, Baudouin ne représentait pas grand-chose. Nous vivions très loin de la métropole. Nous n'étions guère nombreux, nous autres « vrais » colons. Peut-être deux ou trois mille, dispersés sur nos plantations, sans grand lien entre nous. Nous avions une confiance folle dans l'avenir. Nous étions aveugles.

Avec gentillesse — et naïveté — Baudouin avait défendu ses conceptions de la participation des Africains, Blancs et Noirs, au gouvernement du Congo, chacun selon ses mérites et ses capacités. Malheureusement, la flambee d'indépendance qui secouait l'Afrique, emportant les

cadres traditionnels jugés trop conservateurs, au profit de pseudo-intellectuels formés dans les sérails occidentaux, allait ébranler gravement et bientôt ruiner l'œuvre que nous étions en train d'accomplir.

La richesse du Congo suscitait des convoitises internationales; les grandes puissances et les trusts financiers allaient jouer dans l'ombre et manœuvrer comme des pantins un certain nombre de *leaders* congolais, souvent inconscients du rôle qu'on leur faisait jouer.

Une agitation souterraine se développait dont soudain je devinais des relents, comme des bouffées d'air chaud vite chassées par le vent.

Ma plantation se trouvait à l'écart de la route de Stanleyville à Bafwasandé, que parcouraient parfois des détachements de jeunesse lumumbistes. Ces sortes de « scouts » politiques, devenant de plus en plus nerveux et méchants, se réclamaient du M. N. C., le Mouvement National Congolais, et de Patrice Lumumba.

— Qui est-ce, ce Lumuba? me demanda un jour un indigène, ancien caporal-chef de la Force publique. Je lui répondis seulement :

— Ne t'occupe jamais de ces histoires politiques. Je ne m'y connais pas plus que toi et je ne veux pas en entendre parler ici.

Bafwakwandji étant une propriété privée, je me contentai, pour arrêter les éventuels rebelles, de placer un panneau au bord de la route qui menait à mon domaine : *Défense d'entrer*.

Si la politique n'entraîna pas chez moi, elle n'en continuait pas moins à rouler sur les grands axes routiers. Car les principaux agents de la subversion étaient des camionneurs, généralement employés des bières Stanor. Leur métier leur permettait de semer leurs mots d'ordre dans tout le pays.

Parfois les journaux locaux, le *Courrier d'Afrique* ou l'*Echo de Stan'* faisaient allusion à des troubles. Mais on les lisait distraitement, surtout à Bruxelles...

Par un bizarre effet de vases communicants, plus les camions des bières Stanor sillonnaient le pays et moins les blindés de la Force publique se montraient. Depuis 1960, j'étais sous-lieutenant de réserve et je commençais

à me demander ce que faisait l'Armée devant cette agitation naissante que rien ne venait entraver.

Quant à l'Administration belge elle allait révéler la triste mesure de son incapacité et de son manque de courage.

Beaucoup de fonctionnaires n'étaient venus au Congo que pour y faire carrière. Ils vivaient dans le monde clos des chemins de fer ou des postes sans rien comprendre au pays. Ils se croyaient sans doute encore en Europe...

Même ceux qui auraient dû encadrer les indigènes et les aider à mettre le pays en valeur, ne songeaient qu'à la retraite. Ils comptaient les jours qui les séparaient de la fin de leur séjour sur des doubles mètres affichés dans chaque poste...

Plus d'une fois, je devais me heurter à la mauvaise volonté de l'administration.

Un seul exemple : J'avais construit pour mes ouvriers des petites maisons très coquettes, avec l'eau courante et l'électricité. Un fonctionnaire vint me voir, un mètre à la main. Une loi enfouie dans les paperasses de Léopoldville exigeait une ouverture minimum des fenêtres de 100 centimètres. Les miennes n'en avaient que 90. Cet imbécile voulait me faire abattre les maisons des travailleurs ! Je dois dire qu'il n'est pas resté trop longtemps sur ma plantation...

Les autorités belges, devant le développement de la propagande lumumbiste, décidèrent de l'appuyer au lieu de la contrecarrer. Et les firmes capitalistes subventionnèrent largement la future rébellion. C'est à bord de camionnettes et de Chevrolet blanches que les propagandistes accomplissaient leurs tournées en brousse. Tous les frais étaient payés par de grosses sociétés anonymes, curieusement acquises aux idées d'indépendance totale et de socialisme africain. Elles pensaient sans doute profiter du chaos...

Une fois, en 1959, un camion de propagande du M. N. C. emprunta l'allée privée de ma plantation. Une demi-douzaine d'hommes se trouvaient à bord qui venaient me chanter les mérites de Lumumba. Ils avaient des cravates. C'étaient donc des « évolués ».

Car le phénomène lumumbiste, ce fut d'abord celui

des évolués. Une sorte de rancœur diffuse leur tenait lieu d'idéologie politique. Commencant à s'élever dans la hiérarchie sociale, ils n'en étaient que plus jaloux. Ils auraient voulu toutes les places, et tout de suite. Ils ne les ont obtenues que par le sang et dans le chaos.

Je connaissais mal à l'époque la personnalité de Patrice Lumumba. Je savais surtout qu'il appartenait à la tribu des Batetelés, vieille caste esclavagiste autrefois alliée des Arabes avec qui ils faisaient trafic de chair humaine. C'est dire si cette tribu est populaire au Congo...

Le fondateur du M. N. C. dissimulait cette tare sous des flots de paroles, où il mêlait le nationalisme unitaire congolais et le socialisme africain. Il se disait parfois chrétien progressiste mais il n'avait, au fond, aucune idée politique.

Originaire de Katakombé, Lumumba avait commencé par servir sans scrupule la « puissance coloniale ».

Un jour, avant l'indépendance, contemplant de la rive belge du fleuve le spectacle misérable des paillettes de Poto-Poto, au Congo français, il se laissa aller à soupirer :
— Comme on est fier d'être Belge...

Fonctionnaire indélicat qui avait été condamné pour avoir dérobé jadis 126 000 francs belges dans le bureau de poste où il travaillait, il se lança dans la politique. Il y fut poussé d'une manière incroyable par les milieux capitalistes qui en firent le directeur commercial d'une grande brasserie de Léopoldville.

Il semble alors présenter beaucoup d'avantages pour les intérêts néo-colonialistes qui songent déjà au Congo d'après l'indépendance... Le « beau Patrice » est un illuminé complètement coupé du peuple car il appartient à la fois à la caste des 1 500 évolués et à la tribu des 200 000 ex-esclavagistes. Sur 14 millions de Congolais, cela ne représente rien.

Mais il se croit investi d'une mission. Il mélange dans ses rêveries les grands révolutionnaires français, Rousseau, Voltaire, Robespierre ou Victor Hugo avec la philosophie de Jean-Paul Sartre et l'éducation d'un père dominicain.

Lors de son voyage en 1955, Baudouin avait commis l'imprudence d'accorder une audience à Patrice Lumumba. L'année suivante, l'agitateur profita de ce patronage royal pour se glisser dans la délégation de

notables congolais invités à Bruxelles et fit une déclaration ronflante aux représentants de l'agence de presse *Belga*. Mais sa véritable investiture de chef politique il la recevra à Accra, capitale de la Guinée. Le congrès panafricain, patronné par les têtes de file de l'Afrique progressiste, Sekou Touré et N'krumah, lui fera un accueil délirant.

Lumumba se croit l'élu. Avec le M. N. C., il va libérer le Congo de son passé, de ses traditions, de ses chefs coutumiers. Il sera le Saint-Just de la révolution africaine...

Tel était l'homme dont les propagandistes du M. N. C. venaient me vanter les mérites. Je les ai reçus devant ma résidence de Bafwakwandji. Je les ai écoutés poliment. Eux aussi étaient très polis, bien habillés, de belles cravates. Je leur ai offert un verre de bière. Et je leur ai gentiment demandé de ne plus jamais revenir chez moi...

Je me doutais bien que l'entreprise de Lumumba était dirigée avant tout contre d'autres Congolais tout autant que contre les Belges eux-mêmes. Le leader du M. N. C. était même prêt à collaborer avec nous pour évincer ses concurrents. Dans son programme d'action, publié en 1958, il demande à siéger dans les commissions d'étude qui parcourent le Congo, il est partisan de l'émancipation négociée, souhaite le dialogue et réprouve la lutte armée.

Les révolutionnaires, recrutés dans le milieu des « évolués », cherchent à apparaître comme des interlocuteurs beaucoup plus valables que les chefs traditionnels des tribus, trop souvent ignorés par l'Administration belge. Ils flattent les Européens en les imitant. A Léopoldville, le cercle des « Immatriculés » est devenu le club à la mode. On y lit les journaux de gauche français, les bulletins d'informations de Prague, de Pékin et du Caire. Des évolués élégants, habillés par les meilleurs tailleurs de Paris, de Bruxelles et de Berlin sillonnent le Congo. Ils considèrent les indigènes de la brousse comme des sauvages mais essayent de les dresser contre les Blancs et d'en faire des rebelles. Ils se prétendent « agents commerciaux ».

Résultat de ce travail de sape, le M. N. C. parvient à

supplanter les véritables forces politiques indigènes, et d'abord l'*Abako* (Alliance des Bakonges), le parti le plus organisé et le plus populaire de la région de Léopoldville, dont le leader est Joseph Kasavubu, un ancien séminariste, resté très ami de l'abbé Fulbert Youlou, le pittoresque président du Congo ex-français, de l'autre côté du fleuve.

Tandis que Lumumba se déclare prêt à collaborer avec les Belges, Kasavubu est déporté par les autorités coloniales et exilé en Europe. Mais les milieux progressistes et capitalistes, étroitement associés, ont décidé de se débarrasser des chefs « réactionnaires » et de jouer à fond la carte des « évolués ». Magie du verbe, de la propagande, des idées à la mode. Inversion de toutes les valeurs. Ce seront des hommes comme Tschombé et Kalondji qui passeront pour des collaborateurs des Belges, et un usurpateur comme Lumumba qui deviendra le martyr de l'indépendance!

Tout cela, je l'ignorais encore tandis que se réunissait à Bruxelles, le 20 janvier 1960, la conférence de la Table Ronde où devait se décider l'avenir du Congo.

Je connaissais mal la bataille qui opposait les unitaires et les fédéralistes. On disait les uns socialistes et les autres conservateurs. Ce qui m'intéressait, c'est que cette Table Ronde ne détruise pas ce que nous étions en train de bâtir, Blancs et Noirs côte à côte, à Bafwakwandji et dans des centaines de plantations analogues.

L'année 1960 commençait mal à Bruxelles; par d'interminables palabres, des menaces, des ruptures, des intrigues. Pas un seul des colons qui avaient mis le pays en valeur n'avait été invité à s'asseoir à cette Table Ronde, cela m'apparaissait aussi stupide que révoltant.

Au Congo, tout semblait encore calme.

Je songeais aux travaux et aux récoltes de cette année nouvelle. Les indigènes qui m'entouraient, ignoraient complètement la signification du mot « indépendance ». Qu'est-ce que cela pouvait leur apporter de meilleur que leur vie insouciant, à l'abri de tout risque matériel? Le soleil ne serait pas plus chaud, les forêts pas moins impénétrables, les brousses pas moins mystérieuses, les animaux pas moins cruels.